

Jacques Ferron malgré soi

1. L'exorcisme

Diane Godin

Number 75, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28035ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

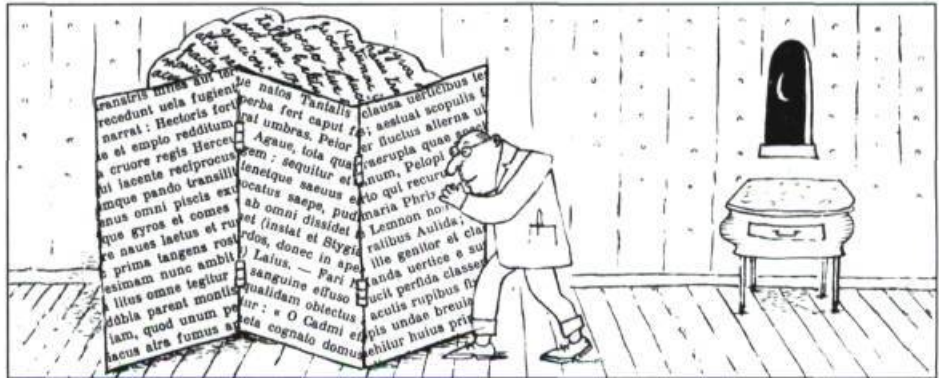
[Explore this journal](#)

Cite this article

Godin, D. (1995). Jacques Ferron malgré soi : 1. L'exorcisme. *Jeu*, (75), 133–136.

Entre les lignes

Diane Godin



Dessin : Jean-Pierre
Langlais.

Jacques Ferron malgré soi

1. L'exorcisme

S'en prendre à la conscience collective qui préside à celle de chacun, essayer de la modifier, c'est en soi une grande entreprise ; elle donne satisfaction, qu'on réussisse ou pas.

Jacques Ferron¹

C'est en lisant le dernier essai de Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, qu'il m'est venu à l'idée de relire Ferron. J'ai brusquement pris conscience que plusieurs observations du sociologue étaient déjà présentes — sublimées, ironiques et fabuleuses —, dans l'œuvre de Jacques Ferron. Je n'avais pas mis le nez dans un de ses livres depuis un bon moment : l'univers ferronien m'était toujours apparu déconcertant, et j'étais agacée, ne sachant trop quoi penser de ce langage hybride et teinté d'ironie, de cet esprit si singulier qui mêle le proche et le lointain dans une forme — le conte — qui m'a toujours semblé procéder du « déguisement » plutôt que de la représentation, ce qui n'a rien pour me séduire. Mis à part *le Pas de Gamelin*, que j'ai lu avec un certain bonheur, j'avais donc classé, je l'avoue, l'œuvre de Ferron parmi celles à éviter. Qui plus est, la littérature qui se penche sur le *pays* a toujours provoqué chez moi un mouvement de recul, une

1. *Le Devoir*, 14 mai 1968, cité dans *Théâtre 1*, Montréal, Librairie Déom, 1969, p. 126.



sorte de vertige irrationnel quoique tout à fait réel. J'y voyais, et j'y vois encore, puisque le littéraire et le politique sont intimement liés, une littérature tiers-mondiste qui, n'ayant pas encore atteint la souveraineté dont elle rêve, ne trouve rien de mieux que de plonger dans ses souvenirs de colonisée ; n'étant pas prête à me proclamer moi-même souveraine, malgré la nation, je ne suis pas plus à l'aise dès lors qu'il s'agit d'assumer mon statut d'indigène. De là, peut-être, ma préférence pour les essais qui tentent de faire le point sur le passé et de réfléchir, du même souffle, sur les raisons de son occultation. Les sociologues n'ayant pas la prétention d'être écrivains, je suis momentanément rassurée.

...le sourire en coin. Photos de Daniel Fontigny, tirée de l'ouvrage de Jacques Roussan, *Jacques Ferron*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Studio », p. 93.

Qu'on me pardonne donc la petite digression qui va suivre ; dans une chronique qui tente un prélude à l'exorcisme d'une « névrose² » qui n'est pas étrangère à celle du *pays* qui m'a vu naître, elle n'est pas inutile. Je signale au passage que j'aborde — trop brièvement, il va sans dire — l'œuvre d'un écrivain qui a fait du peuple québécois son *territoire* privilégié, que cet écrivain était aussi un intellectuel et un politique dont l'œuvre appartient, comme il le disait lui-même, à « la littérature de pré-combat ».

Le problème est complexe, on s'en doute, et je ne prétends pas surmonter mes propres résistances par ce simple survol, pas plus que je ne prétends résumer ici un ouvrage aussi volumineux que *la Genèse*... Aussi, je n'en retiendrai que quelques mots, les plus essentiels à mon sens, les plus durs aussi. Le Québec serait, selon Fernand Dumont, une « société avortée » qui a parfaitement assimilé « l'image que l'autre projette sur soi », c'est-à-dire une société somme toute infantile qui, incapable d'assumer sa propre gouverne, se cantonne dans le giron consolateur de la « survivance³ ». Or, dans la mesure où cette image de soi n'a jamais correspondu à une quelconque réalité historique, Dumont laisse entendre la nécessité d'une réconcilia-

2. « Je ne sais si je vous ai dit que le Québec était névrotique et qu'il élude tout ce qui le blesse. » J. Ferron, lettre du 6 novembre 1972, parue dans *Une amitié bien particulière* (Lettres à John Grube), Montréal, Boréal, 1990, p. 54.

3. Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, p. 138.

tion de la société québécoise avec son passé par l'intermédiaire de ses historiens et de ses sociologues. J'ajouterais : par le truchement — c'est là un mot que Ferron affectionnait particulièrement — de ses écrivains.

De la nécessité du mythe

C'est ainsi que l'histoire [...] et la fable [...] forment d'abord comme les deux versants d'un même besoin : se souvenir et oublier tout à la fois. Circulant ensemble par le même réseau de la parole, histoire et fable finissent bientôt par échanger leurs termes, favorisant ainsi peu à peu l'apparition du mythe, schéma de tous les souvenirs et contre-souvenirs⁴.


Nous y voilà donc. C'est par cette voie qu'il nous faudra entrer : l'œuvre du docteur Ferron est une vaste et ambitieuse entreprise de création mythologique. La guérison n'étant jamais qu'une affaire de contingence où seul le sujet peut intervenir, il fallait offrir à ce *pays*, d'une complexité effarante, le pouvoir d'accéder à sa propre herméneutique. J'imagine aisément Ferron, le sourire en coin (il faut toujours sourire, rire ou faire rire en ce *pays*, condition *sine qua non* de passage à la communion des esprits), revêtant une robe de « trucheman » (de l'arabe « tardjemân », qui signifie interprète), une plume à la main (probablement amérindienne) avec, au fond du regard, l'historiographie remaniée de l'abbé Groulx.

L'affaire se corse ; plus j'avance et plus je me rends compte, moi, pauvre néophyte, que j'entre dans un monde qui m'est tout à la fois proche et étranger, un univers où plane ce qu'on pourrait prendre pour une conspiration mais qui, à y regarder de plus près — de plus bas —, a plus à voir avec la pensée d'un homme dont l'œuvre s'évertue à recréer le territoire originel ; un homme, mais surtout un *père*. Plus que la paternité d'une œuvre, c'est en effet celle du *pays* qui s'élabore ici. Devrais-je m'en inquiéter ? Bien sûr que non. Je ne suis pas la seule à savoir, du moins je l'espère, que la souveraineté de cette nation passe nécessairement par la question du *père*.

Je n'en suis qu'au début de mon périple, et là j'entends François, le Canadien errant et mercenaire de Corée dans *les Grands Soleils*, chef-d'œuvre de notre littérature dramatique pour certains, tentative ratée pour d'autres, qui s'y sont ennuyés semble-t-il : « Cette idée aussi de s'embusquer dans une église ! À la guerre il ne faut jamais aller dans les églises... » ; « La fois de l'église ? Tu appelles ça gagner ! Je t'ai dit ce que je pense des bateaux échoués ; on s'y damne dans le ventre de Dieu. » (acte IV, scène 1) Cette pièce a été écrite en 1958, mais le quatrième acte, le plus beau, fut ajouté pour la production qu'en faisait le Théâtre du Nouveau Monde, dix ans plus tard. En fait, plus qu'une pièce, il s'agit d'un cérémonial à la mémoire de Jean-Olivier Chénier, Ferron étant toujours resté fidèle, dans ses romans comme dans son théâtre, à la structure narrative et au schéma du conte. Voici ce qu'il en disait en 1977, dans une lettre à John Grube :

[...] elle n'était d'abord qu'un reflet de mes soucis polémistes : il s'agissait de revenir à notre héros national du siècle dernier et d'éliminer celui qui lui avait succédé, soit ce

4. Jean Marcel, *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, p. 48.


J'imagine
aisément Ferron,
le sourire en coin
[...], revêtant une
robe de
« trucheman »
[...] avec, au fond
du regard,
l'historiographie
remaniée de l'abbé
Groulx.



Dollard des Ormeaux dont la gloire machinée aurait été d'avoir vaincu les Iroquois — les Iroquois qui ont été victimes de colonialisme plus que nous. À André Laurendeau qui me demandait ce que j'avais contre ce Dollard, j'avais répondu que les Iroquois, c'était le Tiers-Monde. Il me dit : « Vous allez chercher ça loin. » Cela crevait les yeux pourtant.

Puis, quand on avait joué la pièce en 1967, cette question de Dollard était réglée. J'ai établi une autre version qui tentait de rattacher notre histoire aux luttes de libération nationale qui avaient meilleure mine alors dans le monde qu'aujourd'hui. En somme c'est moins une pièce de théâtre qu'une machine théâtrale à faire passer ma marchandise politique⁵.

Étonnant, ce quasi-désaveu qui fait des *Grands Soleils* « une machine théâtrale à faire passer [sa] marchandise politique ». Et à constater l'absence du répertoire ferrouien sur nos scènes, il semble qu'il y ait eu consensus à cet égard. Certes, le théâtre et l'histoire ne font pas toujours bon ménage ; lieu de l'éphémère, du renouvellement continu, le théâtre s'inscrit dans le présent et n'a que faire de la mémoire collective. Toutefois, *les Grands Soleils*, à mon sens, sont moins une pièce historique ou politique qu'une tentative de réhabilitation de la mémoire par la mise en place d'une mythologie destinée à résoudre un deuil initial. Les années soixante et soixante-dix ont vu apparaître, au Québec et ailleurs, bon nombre de pièces qui n'étaient que prétextes à messages socio-politiques ; la plupart d'entre elles, d'ailleurs, ont été reléguées aux oubliettes et n'ont de valeur, aujourd'hui, qu'en tant que témoins d'une époque où le théâtre avait partie liée avec le social. Mais Ferron ? Ne serait-ce pas un étrange renversement si, au détour d'une traversée dans cette œuvre, on y trouvait de quoi retracer le lieu où habitent nos morts ? Il faudra faire la lumière sur ces *Grands Soleils*..., au prochain numéro. ◆



Photo de Daniel Fontigny, tirée de l'ouvrage de Jacques Roussan, *Jacques Ferron*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Studio », p. 96.

5. *Une amitié bien particulière*, op. cit., p. 135-136. À noter que la pièce fut bel et bien jouée en 1968, et non l'année précédente, comme Ferron le laisse entendre dans cette lettre.